

2. Sur l'histoire des Black Panthers. Résumé critique d'une conférence de David Hilliard (2015)

«Les politiques identitaires, c'est ce que veut le système... parce qu'elles nous divisent.»

Né en 1942, David Hilliard fut le «Chef d'Etat-major» du BPP. Il a écrit un livre (*This Side of Glory*, 1993) dont nous rendrons compte dans un autre article. Il anime actuellement la Huey P. Newton Foundation qui dispose d'un site (<http://web.archive.org/web/20140209051831/http://blackpanther.org/index.htm>) et il donne régulièrement des conférences sur son parti.

Comme cette conférence sur l'histoire du BPP (<https://www.youtube.com/watch?v=Rx6if3UBMJw>) s'adresse à de jeunes étudiants et étudiantes, David Hilliard prend soin de leur rappeler rapidement le contexte national et international : en octobre 1966, quand Newton et Seale créent à deux le «Parti des panthères noires pour l'autodéfense», les Afro-Américains n'ont toujours pas le droit d'entrer dans de nombreux restaurants, hôtels, clubs, dancings, etc. Les écoles sont ségréguées tout comme les fontaines et les toilettes. Le mouvement pour les droits civiques bat son plein, notamment sous la direction de Martin Luther King, mais les Afro-Américains sont toujours empêchés d'exercer leur droit de vote. Des étudiants afro-américains et euro-américains du Nord descendent dans le Sud pour inscrire les Afro-Américains sur les listes électorales. Ils sont souvent l'objet de brutalités policières ou de passages à tabac par des citoyens euro-américains en colère devant des flics impassibles et ils sont parfois assassinés. Mais ces difficultés d'inscription ou cette sous-inscription sur les listes électorales existent aussi dans le Nord, et ce sera d'ailleurs l'une des tâches que se fixera le BPP à partir de 1968, quand il décidera d'inscrire les Afro-Américains d'Oakland sur les listes électorales.

Au niveau international, rappelle David Hilliard, les Américains sont engagés dans la guerre du Vietnam et les soldats afro-américains sont amenés à tuer des Vietnamiens qui ne leur ont causé aucun tort. Mais le fait que ces Afro-Américains risquent leur vie dans le Sud-Est asiatique pour défendre la «démocratie» contre le «communisme» ne leur donne aucun droit, bien au contraire, lorsqu'ils rentrent au pays. Ils sont traités comme des «citoyens de seconde zone», des sous-hommes sur les marchés du travail et du logement, dans les rues et les magasins du Nord comme du Sud. Une telle contradiction ne peut que radicaliser une importante minorité d'entre eux.

Dernier point important, souligné par David Hilliard pour évoquer le contexte de la naissance du BPP, Malcolm X est assassiné en 1965. Or ce dirigeant musulman est une véritable icône chez les prisonniers afro-américains. Ses apparitions à la télévision et à la radio¹ sont très suivies, ses écrits circulent dans les prisons comme dans les ghettos afro-américains. Son assassinat constitue un véritable traumatisme qui ne fait qu'ajouter du prestige à ses idées les plus radicales.

En exposant ces quelques éléments contextuels, David Hilliard souhaite indiquer que le BPP, même s'il fut créé en octobre 1966 par deux copains dans une seule ville de Californie (Oakland), s'inscrit dans le cadre d'un contexte beaucoup plus large².

Après avoir décrit rapidement les quelques événements fondamentaux précédant la naissance du BPP, Seale prend soin d'expliquer à ses jeunes auditeurs et auditrices que, au départ, le BPP employait une terminologie très militaire (les dirigeants des sections locales étaient appelés des «capitaines» !) et très structurée sur un modèle étatique, terminologie qui pourrait surprendre son auditoire actuel : Huey

¹ On peut entendre et voir Malcolm X dans de nombreuses vidéos (comme par exemple celle sur «la balle ou le bulletin de vote» <https://www.youtube.com/watch?v=8zLQLUpNGsc>) ce qui nous donne un petit aperçu de son charisme, charisme qu'on retrouve d'ailleurs chez presque tous les dirigeants importants du mouvement des droits civiques ou des mouvements pour la libération des Afro-Américains : Martin Luther King, Huey P. Newton, Fred Hampton, Eldridge Cleaver, Rap Brown, etc. Sur Internet, de nombreux documents d'archives reproduisent leurs discours enflammés.

² Cf. à ce propos l'excellent article de Roberto O. Self «The Black Panther Party and the Long Civil Rights Era» dans l'ouvrage collectif *In Search of the Black Panther Party* (Duke University Press, 2006) dont il sera rendu compte dans un prochain texte.

Newton était le «ministre de la Défense» ; Bobby Seale le «Président national» ; Eldridge Cleaver le «ministre de l'Information» et David Hilliard le «Chef d'Etat-major».

Selon Hilliard, l'imagerie militaire voire militariste (fusil à la main ou pistolet à la ceinture, chemise bleue, béret, blouson de cuir et gants noirs) permit aux médias et aux réactionnaires de tout poil de passer sous silence les aspects beaucoup plus durables de l'action des Black Panthers.

En effet, d'après lui, l'activité du BPP se déroulait sur trois niveaux :

- l'auto-défense armée,
- les «programmes de survie»
- et les réformes institutionnelles en vue de concrétiser le «Pouvoir noir» (Black Power).

L'autodéfense armée consistait surtout à surveiller la police grâce à des patrouilles organisées dès les débuts du BPP. Les militants patrouillaient à deux, trois ou quatre dans une voiture, et transportaient à la fois un recueil de lois et une arme. Quand les flics arrêtaient un Afro-Américain, les militants observaient ce qui se passait ; ils se tenaient bien sûr à une distance raisonnable des poulets mais s'adressaient de façon très virulente aux flics (qu'ils appelaient publiquement les «porcs» et dénonçaient comme des «meurtriers racistes») si ceux-ci ne respectaient pas strictement les procédures normales de contrôle d'identité ou d'arrestation. Les militants du BPP mélangeaient explications juridiques, provocations et insultes contre les flics, ce qui évidemment provoquait des attroupements curieux, amusés puis admiratifs des Afro-Américains qui assistaient à ces scènes où les flics étaient totalement ridiculisés et ne savaient comment réagir puisqu'ils se trouvaient face à une foule de témoins. A l'époque, en Californie, une loi spécifique à cet Etat permettait aux citoyens californiens de porter des armes en public. Ayant potassé le droit, Huey P. Newton se servit de cette disposition juridique. Mais, comme l'explique David Hilliard, cette disposition légale **fut abrogée au bout de six mois d'agitation sur ce thème**, ce qui donna d'ailleurs l'occasion aux Panthères de faire un coup médiatique, pas vraiment prémédité mais aux conséquences énormes : ils déboulèrent en armes dans le Congrès de l'Etat de Californie le 2 mai 1967³ pour protester contre l'abrogation de cette loi. Cette intervention attira ainsi l'attention de tous les médias nationaux et internationaux sur le groupuscule qu'était alors le BPP.

Même si cette surveillance armée de la police par le BPP ne dura que quelques mois, elle marqua les esprits, à commencer par ceux des Afro-Américains des ghettos d'Oakland mais aussi de bien d'autres villes. Pour la première fois (en tout cas ce fut la version propagée par les médias) des Afro-Américains défiaient une police qui était majoritairement composée d'Euro-Américains à l'époque⁴ ; les militants du BPP n'attendaient pas que des lois antidiscriminatoires imposent un traitement égalitaire à tous les citoyens américains ; ils obligeaient les «porcs» à traiter les Afro-Américains de la même façon qu'ils traitaient depuis des siècles les Euro-Américains (du moins tant qu'il ne s'agissait pas de grévistes, de syndicalistes, de socialistes, de communistes, etc.), c'est-à-dire en respectant leurs droits de citoyens de ce grand pays «libre et démocratique».

Cet aspect de l'activité des Black Panthers constituait seulement l'un de leurs trois axes stratégiques.

Le second axe, qui les rendit particulièrement populaires dans les ghettos afro-américains fut celui des «programmes de survie». Ces programmes avaient plusieurs fonctions :

– faire connaître et apprécier le Parti par la population afro-américaine (il s'agissait d'une stratégie d'implantation dans les masses, tout à fait conforme à ce que voulait Huey P. Newton, fidèle adepte du très simpliste *Petit livre rouge* et du slogan maoïste «être dans le peuple comme un poisson dans l'eau») ;

– faire connaître son idéologie à la fois nationaliste et «révolutionnaire» (un cocktail entre un nationalisme afro-américain non raciste – contrairement au nationalisme des Black Muslims ou d'autres mouvements – et un tiers-mondisme nourri par les écrits de Mao, Fanon et Guevara et le fameux slogan «Le pouvoir est au bout du fusil») ;

– montrer aux habitants afro-américains des ghettos qu'ils ne devaient pas attendre patiemment que l'Etat local ou la municipalité daigne s'occuper de leurs problèmes (comme le répétaient beaucoup de radicaux afro-américains de l'époque «Nous avons attendu 300 ans, donc cela suffit») ou qu'ils trouvent

³ On trouvera des images d'actualité ici (<http://www.sacbee.com/news/local/history/article148667224.html>) et on remarquera que le journal local parle d'une «invasion» du bâtiment du Congrès, alors que la loi n'empêchait nullement les... Euro-Américains de porter une arme dans une enceinte parlementaire en Californie...

⁴ J'appelle Euro-Américains ceux que les gauchistes et les universitaires identitaristes et racistes actuels appellent les «Blancs». Ils feraient mieux d'utiliser le terme «leucodermes», comme la très réactionnaire Tribu Ka, ce serait plus clair sur le plan politique.

un boulot suffisamment bien payé pour pouvoir disposer d'une bonne éducation, d'un logement décent ou d'un système de santé performant.

En quoi consistaient ces «programmes de survie» ? David Hilliard en liste quelques-uns :

- d'abord, le plus connu, celui des petits déjeuners gratuits qui suscita les ricanements de beaucoup de gauchistes euro-américains ou européens mais qui eut l'insigne mérite de mettre le doigt sur la malnutrition des enfants afro-américains, en pleine période de prospérité économique ;
- le détectage de la drépanocytose, maladie aux conséquences graves qui frappait (et frappe encore) les Afro-Américains et dont la médecine officielle euro-américaine ne se préoccupait pas ;
- l'accompagnement gratuit en bus des familles des prisonniers afro-américains ;
- la création de cliniques et d'ambulances gratuites et la distribution gratuite de chaussures et de vêtements ;
- l'accompagnement des personnes âgées, que ce soit pour faire leur courses ou effectuer leurs démarches administratives.

Pour Huey P. Newton, les militants du BPP devaient commencer leur action dans le «bloc» (d'immeubles) où ils habitaient pour toucher ensuite le quartier, puis enfin la ville, selon une logique de libération progressive des territoires ou des «communautés», ce qui amena Huey P. Newton à théoriser «l'intercommunalisme révolutionnaire» sur lequel nous reviendrons dans un autre article.

Le troisième axe de la politique des Panthères noires, selon David Hilliard, fut celui des réformes institutionnelles puisque le parti présenta des candidats à différentes élections (municipales, parlementaires et présidentielles) à partir de 1968 et se démena à la fois pour inscrire les Afro-Américains sur les listes électorales et conclure des alliances avec d'autres forces politiques (y compris euro-américaines), et avec les églises afro-américaines.

Hilliard souligne la dimension internationale du BPP puisque les Panthères noires eurent une représentation officielle à Alger, animée par Eldridge Cleaver jusqu'à ce qu'il soit exclu du Parti par Huey P. Newton en 1971, notamment en raison de leurs divergences sur l'actualité de la lutte armée aux Etats-Unis. Des représentants du BPP rencontrèrent des dirigeants du tiers monde comme le Chinois Chou en Lai, le Mozambicain Samora Machel, le Palestinien Arafat, etc.

Hilliard explique aussi que, malgré sa réputation d'être une organisation raciste hostile aux Blancs, réputation forgée à la fois par les médias et le FBI mais aussi par les organisations afro-américaines plus modérées (SCLC, NAACP, Urban League, etc.), le BPP noua de nombreuses alliances non seulement avec la gauche radicale euro-américaine (notamment le Peace and Freedom Party en 1968), mais aussi avec des mouvements chicanos (ceux qu'on appelle aujourd'hui les «brown» les «marrons», ou les «Latinos», en clair les immigrés ou descendants d'immigrés latino-américains) et la National Farm Workers Association (Association nationale des ouvriers agricoles) créée par Cesar Chavez en 1963 ; avec des mouvements indiens-américains (l'American Indian Movement fondé en 1968) ; et avec des mouvements homosexuels.

Cette politique «frontiste», tout à fait classique chez les groupes maoïstes ou maoïsans des années 60, et qui prend sa source dans les stratégies mises au point dans l'Internationale communiste dès les années 20 pour les pays du Sud, puis dans le mouvement stalinien européen après le tournant favorable aux Fronts populaires après la catastrophe de 1933, cette politique était totalement opposée à celle prônée par les Identitaires afro-américains de l'époque, les Black Muslims, et tous les partisans du nationalisme séparatiste. C'est d'ailleurs pourquoi tous les livres ou articles des sympathisants des courants postmodernes radicaux ou identitaires «de gauche» ou gauchistes actuels cachent ou travestissent cet aspect de la politique du BPP parce que, s'ils devaient l'évoquer honnêtement, cela les obligerait à affronter des contradictions insolubles. Comme le dit David Hilliard dans cette conférence **«Les politiques identitaires, c'est ce que veut le système... parce qu'elles nous divisent.»**

David Hilliard illustre l'ouverture et l'absence de sectarisme ethnique du BPP en citant les noms des nombreux acteurs et actrices euro-américains qui soutinrent financièrement ce parti : Jack Nicholson, Jane Fonda, Shirley McLaine, Marlon Brando, etc. Sans oublier bien sûr des Afro-Américains comme le chanteur Harry Belafonte ou l'acteur et scénariste Richard Pryor. En dehors de ces sommes collectées auprès des vedettes de Hollywood, le BPP vendait toutes sortes d'objets (T-shirts, badges, etc.), organisait des concerts de soutien et des quêtes dans les facs et les quartiers. David Hilliard se garde bien de mentionner «l'impôt révolutionnaire» ou plutôt le racket qu'organisaient les Panthères noires (racket précédé parfois par des campagnes de boycott de tel chaîne de magasins), sans doute parce que ces pratiques douteuses l'auraient obligé à aborder les aspects les plus fréquemment cités par les réactionnaires pour dénier toute légitimité aux revendications et aux actions des Panthères noires. Mais il

est dommage qu'il ait évité d'aborder ce problème d'autant que cela fit l'objet de nombreux procès qui n'étaient pas tous fabriqués par les flics.

David Hilliard évoque ensuite les écoles créées par le Parti, dans les ghettos, mais il ne mentionne pas le nombre exact d'enfants qui sont passés par elles, se contentant juste de mentionner que beaucoup d'entre eux ont réussi ensuite leurs études supérieures. Il y avait, nous dit-il, 5 niveaux de 5 à 12 ans, pas de redoublement, et ces écoles pratiquaient des méthodes pédagogiques non traditionnelles avec un fort contenu politique (On faisait chanter aux enfants : «*Black is beautiful ! Free Huey*», savant dosage qui mêlait fierté identitaire afro-américaine et revendication politique).

Pour finir sa conférence David Hilliard évoque l'importance capitale de la répression policière et les campagnes menées pour libérer les prisonniers politiques qu'ils soient indiens-américains ou afro-américains. Campagnes qui furent consommatrices de beaucoup d'énergie et de beaucoup d'argent, ce qui mina le parti et l'empêcha de se concentrer sur des tâches plus utiles. Plusieurs centaines de militants des Panthères noires furent emprisonnés (à chaque fois, il fallait trouver de l'argent pour payer leur caution et un avocat qui les défendrait), certains à de nombreuses reprises et à de longues peines. 28 militants et militantes furent assassinés par la police, 30 étaient encore en prison en 2015 et 8 vivaient encore en exil à cette date.

Le FBI déclencha rapidement une véritable guerre contre le BPP puisque Hoover considérait ce parti comme «*la menace n° 1 contre la sécurité intérieure*» des Etats-Unis. Selon David Hilliard, mais c'est aussi l'avis de nombreux historiens, la répression se déchaîna contre le parti dès que les autorités s'aperçurent que les «programmes de survie» et plus généralement les idées des Panthères noires commençaient à devenir populaires.

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 23/07/2017